

## 6 — POINTE du RUAULT

### Extraits de *Pêcheurs du Morbihan*.

« Louise de l'île était assise à sa place habituelle, une sorte de niche sous la fenêtre percée haut dans le mur, à l'intérieur de la maison. Ceux qui entraient ne la distinguaient pas d'abord, car il faisait sombre dans ce recoin où elle avait tout juste place à se glisser, et la planche qui était en travers de la fenêtre soutenant une rangée de pots de géraniums, semblait reposer sur sa tête même.

Mais à part les gens de la maison, il était rare que quelqu'un entrât. Et quand il venait un pêcheur, il était surpris, en découvrant Louise, de sentir comme tout d'un coup elle remplissait cette maison qu'il avait crue vide.

La maison était la seule de l'île qui fût habitée. Celle que le mari de Louise avait fait bâtir au bord de l'eau, presque sur le sable, servait maintenant à remiser les civières à huîtres. Ils y avaient vécu les premières années de leur mariage. Les premières années... Il n'y avait pas eu de suite à ces années. François s'était noyé, son canot à voile ayant chaviré, on n'avait su comment. On croyait qu'à cause de ses bottes de pêche il n'avait pas pu se sauver, bien qu'il fut un excellent nageur.

Quelque temps après, Louise avait fait une longue maladie ; des rhumatismes articulaires l'avaient laissée à demi paralysée d'une jambe. Elle avait dû venir chez son frère Vincent qui habitait avec sa famille la maison paternelle au centre de l'île. Les vieux s'étaient retirés, selon la tradition, au village de Binic, sur la terre ferme, où ils avaient fini leurs jours.

C'était la mi-décembre. Un jour gris remplissait la pièce. Tournant le dos à la fenêtre, Louise ne voyait rien du dehors, ni la lande où erraient les moutons, ni la mer qui s'étendait autour de l'île basse. Elle avait travaillé tout l'après-midi à un pull-over qu'il fallait refaire selon un modèle emprunté à Marielle Le Meur, une « copine » d'Arlette qui venait de s'installer avec son mari sur l'îlot voisin. Ses mains déformées aux doigts fins lui faisaient mal. Elle posa son tricot sur ses genoux, leva les yeux, regarda devant elle cet intérieur qu'elle finissait par ne plus voir et qui était tout son horizon : la grande cheminée qu'on avait fermée de deux battants de bois depuis que Vincent avait rapporté de son chaland un poêle de Sarzeau, les grands lits dans chaque angle, recouverts de couvertures blanches, car, dans la famille Le Ludec on tenait à l'aspect soigné des lits.

Mme Arnault avait pris l'habitude de venir chaque semaine à l'île, où son mari, un officier de marine démobilisé qui s'était mis au commerce des huîtres avait affaire à Vincent. Quand il faisait la tournée de ses parcs avec sa vedette, il emmenait sa femme et la laissait chez les Le Ludec, pour venir la reprendre une fois son inspection finie. Andrée Arnault ne se donnait pas de grands airs avec Louise. Elle cognait doucement à la porte :

— On peut entrer ? disait-elle de sa voix musicale.

— Entrez ! répondait Louise de sa voix sourde ...

Malgré le calme indifférent en apparence de cet « Entrez », Mme Arnault savait que Louise l'avait reconnue. Elle secouait ses chaussures à la porte et s'avancait dans la maison en la cherchant du regard sous la fenêtre. Ce regard allait à Louise comme une main se lève vers une main. C'était un regard d'amitié.

Quand la nuit venait tôt, cette nuit de décembre brusquement abattue sur le Golfe, et que la famille n'était pas rentrée, Louise allait jusqu'à la grève.

La mer était dans leur sang à tous ces Le Ludec.

Elle pouvait la voir et l'entendre de la maison, mais il fallait être tout près d'elle, la sentir, la toucher. On a besoin de toucher la mer comme on touche un animal, comme on palpe une étoffe, comme on respire une fleur, de pencher dessus son visage pour laisser pénétrer en soi sa fraîcheur, son odeur, son sel. Le rythme de la mer s'entend mieux quand on est cœur à cœur avec elle. C'est quand on arrive à elle à l'heure où on la devine à peine, qu'elle n'est plus couleur mais mouvement, c'est en enfonçant le pied dans la dernière vague montante qu'on touche à son ressort profond. Si elle a continué de monter jusqu'à votre venue, c'est qu'elle vous attendait. Si elle est basse quand vous arrivez, vous la regardez avec un air de désappointement et de reproche.»